

Conclusion

Djibril Tamsir Niane

Ce volume de l'*Histoire générale de l'Afrique* s'achève sur les débuts de la prépondérance et de l'expansion des Européens. Les XV^e et XVI^e siècles constituent un tournant non seulement dans l'histoire du continent noir, mais aussi dans l'histoire générale de notre planète. Véritablement, une nouvelle ère commence pour l'humanité : la souple caravelle et sa voile maniable, la poudre à canon et la boussole donnent à l'Europe la maîtrise des mers et le contrôle de tout le système commercial mondial.

Les ports de la Méditerranée, ce lac du Vieux Monde, tombent un à un dans la léthargie en dépit de l'immense effort des négociants italiens, singulièrement les Génois. Tout au long du XV^e siècle, ces derniers avaient tenté d'avoir accès à l'or du Soudan par le truchement des commerçants du Maghreb.

En 1447, le célèbre agent de commerce Antonio Malfante avait pu gagner le Touat ; de son séjour dans cette région, il ramena à Gênes de précieux renseignements sur le lointain Soudan, sur le trafic de l'or.

Mais ce furent les Espagnols et les Portugais, comme on le sait, qui trouvèrent les routes maritimes vers les Amériques, le Soudan et les Indes ; il est remarquable que les rois portugais et espagnols n'aient pu réaliser leur rêve que par le service des navigateurs italiens.

Avec la circumnavigation, les musulmans, qui avaient jusque-là joué un rôle prépondérant, cédèrent le pas aux chrétiens d'Espagne et du Portugal. Ce n'est pas un hasard si les découvertes maritimes furent faites par les Portugais et les Espagnols, héritiers de la science arabe après un long contact à la fois guerrier et pacifique, comme nous l'a montré le professeur Mohamed

Talbi dans le chapitre 3: « Rayonnement de la civilisation maghrébine: son impact sur la civilisation occidentale ».

Durant la période du XII^e au XVI^e siècle, l'Afrique a joué un rôle de premier plan dans l'économie mondiale; la découverte de l'Amérique en 1492 par Christophe Colomb ouvrit aux Européens des sources d'or et d'argent; les mines du Pérou et du Mexique ne tardèrent point à déclasser le Bure, le Bambuk, le Ngalam et le Mwene Mutapa dans la fourniture des métaux précieux.

Trois faits majeurs ont marqué l'histoire de l'Afrique pour la période étudiée.

Sur les plans religieux et politique

Ce fut d'abord le développement de royaumes, d'empires et de villes. L'islam s'est imposé par une arabisation progressive de toute l'Afrique septentrionale; au sud du Sahara, il est devenu religion officielle dans maints royaumes et empires, mais l'Afrique noire n'a pas été arabisée; l'islam ici a davantage été un fait politique que religieux. Cependant, partout, il a favorisé les relations commerciales. Au Soudan, l'intensité du commerce entraîna une rapide évolution sociale; une nouvelle couche sociale fit son apparition. C'est la classe des marchands et lettrés noirs. Au sud du Sahara, l'islam s'est adapté — plus exactement, il n'a été qu'un mince vernis ne recouvrant que la cour et les marchands en relations avec les Arabo-Berbères. La religion traditionnelle, fondée sur le culte des ancêtres, est demeurée la même aussi bien chez les peuples gouvernés par des souverains islamisés que chez les peuples demeurés fidèles à la religion traditionnelle. L'analogie du cérémonial de cour à Kumbi, à Niani et dans le Yatenga est significative. Devant le souverain, les sujets se couvrent de poussière, rampent par terre avant de s'adresser à lui. Et, partout, le souverain est tenu responsable du bonheur et de la prospérité de l'empire. C'est là le fondement du respect que les sujets lui manifestent. De là à parler de « royauté sacrée », de « royauté divine », le pas a été vite franchi par certains spécialistes. Enfin, il faut souligner l'esprit de tolérance dont ont fait montre les rois noirs qui ont favorisé l'installation des Arabo-Berbères dans les villes. Mais leur conversion ne s'est point traduite par un abandon des pratiques religieuses ancestrales. Dans certaines régions, cela s'est traduit par une symbiose originale; ainsi, dans le fonds traditionnel soudanais, on trouvera maintes influences de l'islam, dont les mythes et les héros ont été présentés sous des couleurs fort différentes du modèle ancien. Il en va de même du christianisme et du fonds traditionnel africain en Éthiopie. Mais les deux religions révélées, islam et christianisme, sont restées pendant des siècles sur pied de guerre. Cependant, en dépit de cette tension entre musulmans et chrétiens dans la Corne de l'Afrique, le commerce ne perdit jamais ses droits¹.

1. Voir à ce sujet, le chapitre 17.

« Lorsque nous considérons l'Éthiopie et la Corne de l'Afrique comme une seule et même région, il est certain que le développement depuis le Xe siècle des routes commerciales du golfe d'Aden vers l'intérieur constitue l'un des éléments capitaux de l'histoire de l'ensemble de sa population. Même lorsqu'elles ont suscité la convoitise des principales puissances de ce secteur et leurs efforts pour en assurer le contrôle, ces routes ont contribué à l'établissement d'échanges sur une grande échelle entre les populations d'appartenance culturelle, religieuse et linguistique différente... Vers le milieu du XIII^e siècle, même de petits États, tels que le Zagne, en Éthiopie du Nord, avaient cessé de considérer le sultanat de Dhakal comme leur seule porte de sortie sur la mer Rouge; déjà, ils utilisaient la route conduisant à Zeila pour les provinces méridionales. »

Ainsi, les oppositions religieuses et les guerres épisodiques qui en découlaient n'empêchèrent point un brassage de population, et les échanges culturels et économiques ne furent pas interrompus.

Sur le plan politique, les clans, les groupes ethniques étaient pour la plupart assez fortement structurés pour résister aux tentatives d'assimilation: même quand l'un des groupes émergeait et imposait sa loi, il s'agissait moins d'une fusion autour du clan vainqueur que de la création d'une fédération de clans gardant chacun plus ou moins sa personnalité selon son degré de structuration. Le fait est frappant: au Maghreb, les royaumes marīnides, ḥafīrides, sa'ādides n'étaient autres que des royaumes formés d'agrégats de *ḵabīla* autour de la *ḵabīla* du souverain. Il en a été de même au Mali, les clans mandingues s'agrégeant les autres clans. Même processus au Mossi, au Rwanda et chez les *mwene mutapa*.

Au nord et au nord-est du continent, le Maghreb et l'Égypte s'individualisent dans le monde musulman; après la brève période d'unité que connut le Maghreb sous les Almohades, trois États commencent à préciser leurs contours: le Maroc à l'Extrême-Occident, la Tunisie et l'Algérie; la personnalité de chacune de ces entités se structure après l'éclatement de l'unité politique éphémère. Il est remarquable ici que l'arabisation ait été très lente à se généraliser; les *ḵabīla* ou clans sont une réalité politique et sociale, le souverain doit compter avec les *shaykh*, chefs de clan ou *ḵabīla*. Entre le golfe du Gabès, qui limite l'Ifrīḵiya ou Tunisie, et la vallée du Nil, l'espace libyen est une zone de mouvance entre les souverains de Tunis et ceux du Caire. Ces derniers, notamment ceux de la dynastie des Mamelūk donnèrent à l'Égypte la suprématie dans le monde musulman. Le Caire fut une capitale politique écoutée en Occident comme en Orient.

L'islam constitue un ciment entre le Maghreb, l'Égypte et l'Orient musulman; mais plus aucune région n'a la prétention de s'imposer ou de recréer l'unité musulmane de l'époque précédente. À la fin de la période que nous étudions, l'islam accuse un net recul sur le plan politique: les chrétiens passent à l'offensive en Italie, et dans la péninsule Ibérique. Grenade, le dernier royaume arabe d'Espagne, tombe. Les chrétiens traversent la Méditerranée et prennent pied au Maghreb; la croisade dite « de Saint Louis » en est une illustration; à la pointe de cette offensive chrétienne, les Portugais

s'établirent à Ceuta à la fin du XV^e siècle, voulant manifestement faire du Maroc la tête de pont de leur pénétration en Afrique.

A la fin du XV^e siècle, sur terre et sur mer, les souverains de la péninsule Ibérique prennent l'initiative sur les musulmans et cherchent les routes d'accès au Soudan, riche en or.

Le cas de la Nubie, où le christianisme a été déraciné après une longue lutte, mérite d'être souligné². D'après le professeur Kropacek, « suivant une opinion répandue, c'était essentiellement la religion (le christianisme) d'une élite, qui n'avait pas de profondes racines dans la masse de la population. Le culte était, dans une grande mesure, associé avec le clergé copte et une culture étrangère sans saints ni martyrs indigènes... Malgré tout, les fresques des églises qui ont été fouillées révèlent aussi, parfois, les visages noirs d'évêques nubiens autochtones ». Le même auteur révèle que « la persistance de croyances préchrétiennes plus anciennes est attestée dans la relation d'Ibn Sulay (X^e siècle) de même que par leur persistance dans l'islam populaire soudanais d'aujourd'hui ».

Mais l'arabisation ne se fit pas en douceur, les envahisseurs durent mater bien des révoltes; en réalité, les Noirs ont été submergés par des vagues d'immigrants arabes.

« Les historiens contemporains du Soudan nilotique en sont venus à considérer, fermement et à juste titre, qu'il a été dans le passé attribué trop d'importance au facteur septentrional (ou arabe) au détriment à la fois des développements internes autonomes et aux contacts avec les cultures négro-africaines. Les influences en direction et en provenance de la zone soudanienne, en tant que cas particulier, sont depuis longtemps devenues le domaine d'abondantes spéculations. »

Les recherches les plus récentes montrent que le Soudan nilotique a toujours été une voie de passage, une zone de contact entre de nombreux clans ou groupes ethniques nègres. L'archéologie, d'année en année, fait connaître les éléments de la culture noire dans la civilisation soudanaise.

Dans les déserts, les clans ont existé: au Sahara, chaque clan avait son territoire de parcours; l'extrême mobilité imposée par la nature n'a pas permis l'établissement d'États centralisés; il en fut de même dans les forêts équatoriales, où, dans des conditions extrêmement difficiles, les Pygmées ont survécu, campant ici ou là, toujours à la poursuite du gibier. C'est le cas des Khoi-Khoi et San, ainsi que de toutes ces populations repoussées soit dans les déserts, soit dans les forêts par les populations soudanaises ou bantu mieux armées, connaissant l'usage du fer et maniant des lances.

Pour clore ces quelques généralités sur l'évolution politique, disons que partout en Afrique, avant 1600, le stade clanique avait été atteint ou dépassé et que, partout où les conditions l'ont permis, se sont édifiés des villes, des royaumes et des empires viables. Ainsi, des formations originales, enrichies

2. À ce propos, voir le chapitre 16, qui donne également un éclairage nouveau sur les changements culturels et sociaux intervenus à la même période en Nubie.

d'apports extérieurs, s'affirmaient; plusieurs méthodes de gouvernement étaient connues. Il y a dans le passé africain une somme d'expériences politiques dont l'étude est à peine ébauchée. L'étagement politique se traduit par une évolution qui va du «clan» au groupement de «clans» en royaume et du groupement de royaumes à l'empire. Dès maintenant, il est possible d'entreprendre une étude des institutions politiques pour maintes régions du continent.

Dans la pointe sud du continent, au sud d'une ligne allant de la Namibie à l'embouchure du Limpopo, il est certain que, dès avant le XII^e siècle, des royaumes et empires s'étaient développés. Les recherches archéologiques s'y poursuivent. Mais l'existence de l'État sud-africain constitue un frein pour la recherche historique. Les informations sont certes maigres sur les régions forestières de l'Afrique centrale et sur les savanes du Sud, encore que l'archéologie jette déjà une lumière sur la culture matérielle de cette région. L'analyse du professeur Vansina, spécialiste des traditions bantu, permet d'affirmer que, pour la période considérée, l'État, c'est-à-dire un corps politique structuré, était une réalité très vieille dans les régions dont il est question. «Quoi qu'il en soit, écrit le professeur Vansina, les États doivent être anciens. [Ce n'est pas le fait du hasard si] les grandes nécropoles de Sanga et Katoto se situent justement sur les lacs du Lualaba, juste au sud du cœur même de l'empire luba, qui pourrait bien en être une émanation plus tardive. Or, elles datent d'avant 1000 de notre ère sûrement», conclut M. Vansina; «Des agglomérations aussi denses que celles dont Sanga garde la trace n'étaient plus régies par de simples relations interclaniques. De plus, l'ancienneté des États de type luba rendrait compte de la vaste extension des langues apparentées couvrant tout le Kasai oriental, la majeure partie du Shaba et la Zambie du Nord-Est, de la Copper Belt et en partie du Nord-Ouest.»

Ce qu'il faut savoir aussi, c'est que, dès le début de notre siècle, une «Rhodesian Ancient Ruins Ltd» ou «Ancient Ruins Co» avait été créée par des sujets britanniques. Cette fameuse compagnie, en quelques décennies, mit à sac les tombes royales de la civilisation zimbabwe-mapungubwe; les trésors de plusieurs tombes furent systématiquement pillés. La civilisation de l'Afrique méridionale semble avoir beaucoup d'affinités avec celle du Zimbabwe. Comme elle, il s'agit d'une civilisation minière, avec des constructions de pierre, telle celle de Manykemi, au Mozambique. Dans le Transvaal ancien, Sotho et Shona sont les auteurs de grands monuments de pierre; la civilisation de Mapungubwe, d'après les recherches les plus récentes, réalise la symbiose entre la culture bantu et celle des peuples plus anciens, tels que les Khoi-Khoi. La diffusion du fer s'est achevée bien avant le X^e siècle; nous avons tout lieu de croire que les tombes de la colline de Mapungubwe et des environs appartiennent à une civilisation qui s'est épanouie au moins entre les XI^e et XV^e siècles, sinon plus tôt encore, avant d'entrer dans une lente et longue agonie sous les effets de l'instabilité politique et sociale qu'entraîna la traite négrière. Il y a quelque chose de vicieux dans le raisonnement de certains chercheurs qui ont tendance à placer l'introduction du fer en Afrique

méridionale seulement autour des IX^e et X^e siècles, alors que les relations entre la vallée du Nil (Meroe Napata) et la région des lacs et des savanes du Limpopo ont été continues; aucun obstacle majeur ne se dressait quant aux déplacements des hommes, par conséquent aux échanges interrégionaux aussi bien sur le plan culturel que sur le plan strictement commercial. Du reste, les recherches les plus récentes indiqueraient que le fer a été travaillé en Afrique méridionale peut-être avant l'ère chrétienne, ce qui bousculerait bien des théories.

Plusieurs points restent encore obscurs dans la genèse et le développement des royaumes de ces régions à cette période. Mais, si l'on s'interroge encore sur Zimbabwe, ce n'est plus pour savoir si ce sont des Blancs ou des Noirs qui sont les auteurs de ces monuments cyclopéens. Ces constructions de pierre sont bel et bien l'œuvre des Shona, cela est établi. Mais quelles institutions politiques furent mises en place dans ce royaume ? Quelle en était la structure sociale ? Comment se sont opérés les échanges commerciaux entre Zimbabwe et les villes de la côte ? Autant de questions encore sans réponse.

Sur le plan économique et culturel

Ce qui frappe, c'est l'intensité des relations interrégionales et intercontinentales sous l'impulsion de marchands arabes, persans, berbères, chinois, manden, hawsa. Au sud, Shona et autres populations des savanes subéquatoriales animent un négoce florissant tant vers l'océan Atlantique qu'en direction de l'océan Indien à travers le Congo, la région des lacs, le Mwene Mutapa.

Les souverains noirs étaient parfaitement conscients du rôle économique et politique des métaux tels que l'or, le cuivre, le fer et leur exploitation était contrôlée. Ce point est capital, car, dans maintes études et articles sur l'Afrique, on tire l'impression que ce continent était un réservoir d'or pour Arabes, Berbères et Persans, comme si les souverains n'étaient là que pour servir les étrangers; c'est la négation implicite de l'existence d'États organisés qui transparait dans ces études. Ce n'est pas un hasard si les souverains africains ont interdit l'accès des régions aurifères aux voyageurs arabes à cette époque !

Chaque partenaire tirait profit du commerce fondé sur le principe d'égalité. Ce n'est certainement pas un hasard non plus, si, au Sūdān, le plus grand souverain portait le titre de *kaya maghan*, roi de l'or; au sud, son homologue des pays riches en or, cuivre et fer, *mwene mutapa*, seigneur des métaux. Ces souverains et leurs peuples savaient parfaitement que la prospérité et la renommée du royaume étaient fondées sur les métaux précieux. Les souverains appréciaient la place des métaux dans leurs relations avec l'extérieur; le *kaya maghan* avait un droit exclusif sur les pépites d'or et il surveillait rigoureusement la sortie du métal précieux. Il devait en être de même au Zim-

babwe et au Mwene Mutapa. C'est un fait qu'il faut souligner, car certaines études d'africanistes laissent supposer que les Africains et leurs souverains livraient leurs trésors aux premiers commerçants venus et n'avaient aucun sens du bien public !

Les souverains ont su jouer sur l'attrait de l'or pour s'attacher les services des étrangers; ainsi, Mansa Mūsā I^{er} attira à sa capitale architectes, lettrés et religieux qu'il dota de pensions payées en or. Les souverains du Zimbabwe ont également dû payer à prix d'or la porcelaine chinoise et d'autres produits de luxe dont la cour faisait grand usage.

Grâce à l'or, au cuivre, à l'ivoire, les souverains africains firent affluer vers leurs pays les produits et denrées de première nécessité, comme le sel (l'achetant au besoin à son poids en or), les porcelaines chinoises, des brocarts, de la soierie et de belles armes, toutes choses qui rehaussent l'éclat de la cour.

L'Afrique septentrionale et les côtes orientales du continent ont joué un rôle d'intermédiaire particulièrement important: par l'Afrique septentrionale transitaient les produits et marchandises d'Europe, les métaux précieux qui donnaient vie aux relations commerciales dans le monde méditerranéen. Les privilèges d'une telle position n'expliquent-ils pas l'âpreté de la lutte entre les villes marchandes du Maghreb pour le contrôle des pistes qui drainaient les richesses du Sūdān? Ibn Khaldūn a parfaitement compris ce phénomène dans son histoire des Berbères. C'est sans doute pour cette raison qu'il a mené une enquête longue et minutieuse pour connaître l'histoire du pays des Noirs, dont dépendaient dans une large mesure le commerce et l'activité des villes maghrébines et égyptiennes.

La côte orientale du continent depuis la Corne jusqu'à Sofala s'ouvre largement sur l'océan Indien, qui met l'Afrique en rapport direct avec le monde oriental et extrême-oriental. Si le trafic maritime a permis l'édification des villes marchandes sur la côte, les rois de l'intérieur, singulièrement les « seigneurs des métaux », n'en édifièrent pas moins des cités, des monuments qu'on qualifie à présent de cyclopéens, tant ils en imposent par leurs dimensions et leur architecture, qui ne laissent transpirer aucune influence extérieure.

Le commerce, pour notre période, repose sur les échanges de tissus, d'armes, de produits divers, qui proviennent des profondeurs de la savane et de la forêt, vendus jusque dans la lointaine Chine et en Indonésie. C'est dire l'importance de l'océan qui baigne Madagascar. Cette grande île réalisa, tout comme les villes de la côte, une symbiose des cultures orientale et africaine sur tous les plans: linguistique, économique... Avec le commerce, de nouvelles plantes sont introduites en Afrique, surtout en provenance d'Asie; c'est le cas du coton, importé au Soudan par les Arabes dès avant le X^e siècle.

Jamais, auparavant, les activités culturelles, les échanges entre régions n'avaient été aussi importants: le commerce du livre était florissant à Gao et à Tombouctou. Dans tout le Sūdān, de l'Atlantique à la mer Rouge, naît une littérature négro-musulmane. Les royaumes d'Abyssinie, du Bornu et du Songhoï, du Takrūr et du Mali développèrent une littérature originale où la théologie et l'histoire tenaient une grande place; les villes subsahariennes

avaient des relations culturelles avec celles du Nord par le truchement du pèlerinage ou du négoce.

C'est entre les XII^e et XVI^e siècles que les peuples de langues bantu se répandirent dans tout le Centre avec une technique agricole plus efficace grâce aux instruments en fer. Vers le sud, l'influence culturelle bantu ne cessa de s'affirmer. Au moment où Vasco de Gama doubla le cap en 1498, la pointe méridionale du continent était depuis très longtemps le siège de brillantes civilisations : l'agriculture et l'élevage y prospéraient. Mais, pour justifier l'installation précoce des Européens dans la pointe sud du continent, des savants n'hésitèrent pas à affirmer que cette partie de l'Afrique était quasi vide ! C'était une défense *pro domo* fort commode, mais elle n'a pas résisté à l'épreuve des recherches historiques. La réalité, c'est que, dès le XVII^e siècle, les Hollandais et, à leur suite, les Britanniques commencèrent à repousser les Africains vers les régions infertiles ; au XIX^e siècle, ce fut le déferlement vers les régions minières de Zimbabwe, du Transvaal, qu'exploitaient cinq siècles plus tôt les puissants souverains du Mwene Mutapa, de Mapungubwe et de Manykeni, au Mozambique.

Mais, quelle que soit l'importance des métaux pour toute cette période, l'agriculture constitua l'assise principale de l'économie des royaumes au sud du Sahara ; la production reposait sur l'exploitation familiale des terres. Cependant, ici et là, existaient des groupes de populations asservies, travaillant pour le compte des souverains. En Afrique noire, il s'agissait plutôt de servage, les redevances étant fixées par la coutume ; dans les oasis sud-maghrébines, des esclaves et des paysans exploitaient la terre au profit de grands seigneurs ou des souverains. Des plantations ont été développées dans les îles proches des côtes de l'Afrique orientale. Mais nulle part, pour la période concernée, on ne trouvait des troupeaux d'esclaves exploités de façon systématique.

Si l'élevage était une spécialité de certaines sociétés, cette activité dans les régions humides et herbeuses était intimement associée à l'agriculture. La zone soudano-sahélienne était le domaine de parcours des pasteurs ; certains groupes, s'enfonçant vers le sud, avaient tendance à se sédentariser : c'était le cas des Fulbe (« Peuls ») au Macina, au Fouta-Djalon...

Les métiers étaient réservés aux hommes de caste en Afrique noire, du moins dans la zone soudanaise ; ailleurs, comme au Maghreb ou en Égypte, des corps de métiers, véritables corporations, étaient organisés. Le manque de documents écrits n'autorise pas à parler de l'organisation des métiers dans l'Afrique méridionale, où, cependant, le travail des métaux avait atteint un haut niveau. Une étude minutieuse des traditions peut donner des indications précieuses sur l'organisation du travail dans ces régions.

De façon générale, le mode de production patriarcal prévalait un peu partout. Chef de « clan », chef de *ḳabīla*, roi ou empereur n'étaient point des tyrans, mais l'émanation d'une coutume qui tendait à préserver l'homme des exactions ou de l'arbitraire des chefs ou des rois ; au Maghreb, les révoltes des *ḳabīla* contre les percepteurs des sultans étaient fréquentes aux XIV^e et XV^e siècles.

Un fait d'une grande importance est l'existence d'une classe de marchands, embryon d'une bourgeoisie. Ces marchands, islamisés ou non, ont facilité les rapports entre régions et peuples. L'accent a été mis sur ce fait dans maints chapitres du présent volume. C'est à cette période que la vocation de peuples commerçants tels que les Manden et les Hawsa se précise.

Si une comparaison était permise, on peut dire que, partout dans le Vieux Monde, de l'Afrique à la Chine en passant par l'Arabie et l'Europe, de l'Atlantique au Bosphore, les royaumes et les empires avaient atteint un haut stade de développement: l'aventure européenne, qui commença au XV^e siècle, eût pu être engagée par l'Afrique ou par la Chine, laquelle connaissait depuis longtemps la boussole et la poudre à canon. Un empereur malien ne tenta-t-il pas de connaître où finit l'océan Atlantique, la « mer environnante » ?

Mais la roue de l'histoire avait lancé l'Europe. Ce fut, pour près de cinq siècles, la prépondérance de cette proue avancée de l'Asie: l'Europe occidentale.

Du dynamisme historique africain

Après ces constatations, force est de voir que, pour la période étudiée, la grande caractéristique du continent fut un dynamisme historique propre. On ne peut expliquer le développement des civilisations qui fleurirent alors sur le continent par une simple influence de l'islam, comme on l'a fait jusque-là. Nous l'avons vu, les brillantes civilisations du Bénin, du Congo / Zaïre, de Mapungubwe et du Zimbabwe s'inscrivent en faux contre une telle théorie.

Même les États islamisés tiraient moins leur force morale de l'islam que du fonds traditionnel africain plus que jamais vivace. En Afrique septentrionale, les populations autochtones, tout en s'islamisant et en s'arabisant, n'en gardèrent pas moins leur propre identité culturelle. Ce fut le cas chez les Berbères. Ils ont su conserver leur langue, et plus d'un trait de culture, tout en s'imprégnant de l'islam.

L'instabilité politique qu'on a pu constater ici et là était due à des causes internes et les solutions apportées aux problèmes reflétaient les tendances profondes des populations. Un cas typique fut l'introduction de l'islam dans l'Afrique de l'Ouest: le mouvement almoravide a été essentiellement négro-berbère; son développement a abouti, par exemple, pour le Soudan, à la dislocation du vieil empire du Ghana. Il s'ensuivit entre les provinces une série de guerres qui aboutit à la restauration de l'empire sous l'égide des Maninka dont les souverains s'étaient convertis dès le XI^e siècle. Le nouvel empire ou empire du Mali s'agrandit de nouvelles provinces et étendit sa zone d'influence bien au-delà de celle du Ghana. Dans un cadre aux dorures islamiques, c'est une évolution nouvelle qui s'amorçait, préludant à la naissance de nouvelles villes d'une nouvelle société dominée bientôt par une aristocratie de marchands et de lettrés noirs. On pourrait multiplier

les exemples qui montrent la dynamique interne des sociétés africaines. Le christianisme éthiopien fut aussi un exemple frappant ; isolé du reste du monde chrétien, l'Éthiopie avait façonné son église en intégrant ses valeurs anciennes.

Sur le plan théorique, les controverses vont encore bon train pour définir le mode de production qui a prévalu dans l'Afrique précoloniale. Mais comment peut-on caractériser le mode de production de pays dont on ignore l'histoire même dans ses grandes lignes ? Il faut d'abord restituer le passé, c'est-à-dire montrer le jeu des institutions et présenter les composantes de la société. Cela suppose encore beaucoup de recherches³.

Nous l'avons dit plus haut, si l'or, le cuivre et l'ivoire occupaient une grande place dans les échanges entre l'Afrique tropicale et le reste du monde, pour le *kaya maghan*, le *mansa* et le « seigneur des métaux », le fondement de l'économie était l'agriculture, car les paysans et les artisans constituaient la majorité de la population.

Les marchands et les dignitaires formaient à la cour et dans les villes une aristocratie numériquement faible par rapport à la masse des paysans et des éleveurs. Le fait primordial à considérer pour l'Afrique noire est que la *propriété privée* de la terre n'a pas été la base de l'évolution sociale et économique, comme ce fut le cas en Europe. En Afrique noire, avant que l'économie monétaire ne s'impose, la terre a été considérée comme un bien indivis de la collectivité. Les rois ou empereurs ont eu des « domaines humains », c'est-à-dire des terres exploitées par des collectivités asservies ; mais, à y regarder de près, il s'agissait d'un *servage* plutôt que d'un esclavage. Par exemple, dans l'empire du Mali et, par la suite, dans l'empire de Gao, les peuples ou ethnies asservis étaient astreints à des redevances fixes et par famille. Le professeur Sékéné Mody Cissoko l'a bien montré⁴.

« Les techniques agricoles n'ont pas tellement évolué depuis ces temps. La boue (le Kaumou des Songhay), les engrais animaux, la pratique du jardinage dans la vallée, la culture itinérante dans la savane, etc., sont toujours les mêmes depuis des siècles. Par contre, la vallée du Niger était plus intensivement occupée par une population dense, adonnée à la culture des terres, à l'élevage. De grandes propriétés appartenant aux princes ou aux uléma des grandes villes étaient exploitées par des esclaves établis par "clans" dans les villages de cultures. L'Askia était lui-même un des grands propriétaires de terre. Ses champs éparpillés dans la vallée étaient cultivés par des communautés d'esclaves sous la direction de régisseurs appelés *fanfa*. Une sorte de rente était prélevée sur les récoltes et envoyée à Gao. Il en était de même pour les esclaves privés. »

Cependant, dans certaines régions, les esclaves ont joué un rôle essentiel tant dans l'économie que dans l'exercice du pouvoir. Ce fut le cas au Soudan central, entre le Niger et le Tchad. Dans les cités hawsa, une partie

3. Il faut surtout se garder de généralisations hâtives alors que se dessinent à peine les lignes générales de l'histoire de certaines régions du continent.

4. À ce sujet, voir chapitre 8.

de l'armée est constituée d'esclaves. André Salifou distingue lui aussi les esclaves de la couronne des esclaves de case. Les esclaves de la couronne étaient choisis parmi les serviteurs et les collaborateurs les plus dévoués des rois.

Les jeunes esclaves dont les parents avaient été capturés, vendus ou même tués au cours d'un combat étaient généralement élevés à la cour avec les princes du pays et, finalement, ils ne reconnaissent comme père que le sultan lui-même, à l'ombre duquel ils avaient grandi. Ils n'étaient ni vendus ni maltraités. De plus, ils occupaient des postes importants dans les appareils militaire et administratif du pays.

Ce fait n'était pas nouveau; souvent, pour contrebalancer l'influence de l'aristocratie, le roi confiait des postes importants à des esclaves qui, naturellement, s'étaient dévoués à la personne du souverain et n'avaient pas d'ambition politique. Il y a eu des cas célèbres d'esclaves puissants dans l'histoire du Maghreb, de l'Égypte, du Mali. D'une manière générale, la proportion des esclaves ne l'a jamais emporté en nombre sur les manants. Les hommes libres exploitaient la terre pour leur propre compte. Hommes libres ou tributaires devaient des services au souverain ou au seigneur local.

Dans l'état actuel de la recherche, ce qu'on peut d'ores et déjà affirmer, c'est que :

1. Si le fondement de l'économie était l'agriculture et l'élevage, nulle part, la propriété privée ne s'était généralisée; le droit éminent appartenait à la communauté. Une certaine accumulation du capital s'amorçait avec la classe des marchands, mais elle n'aboutit pas à la formation d'une véritable bourgeoisie.

2. L'Afrique n'était pas un continent sous-peuplé; cela est extrêmement important; un historien célèbre a écrit: «*La civilisation est fille du nombre.*» Sans ce nombre, les empereurs du Ghana n'auraient pu édifier les grands palais de Kumbi ni les Maghrébins les belles mosquées de Fez, de Kairouan et les grands entrepôts de Sidjilmāsa. Sans ce nombre, les empereurs et rois du Sud n'auraient pas pu construire les grands *Zimbabwe*. Ainsi, le continent était très peuplé, notamment l'Afrique au sud du Sahara: dans la vallée du Sénégal, dans le delta intérieur du Niger, autour du lac Tchad, les villages de cultures, les centres commerciaux et les villes se comptaient par centaines. Les premières fouilles archéologiques dans ces régions permettent d'être catégorique sur cette question. Les monuments gigantesques n'ont pas été l'œuvre de «troupeaux d'esclaves»; grâce à la piété des sujets et à leur conception de la royauté, qui faisaient que chacun se considérait comme fils du roi, ces grands travaux avaient pu être réalisés. La coercition sur «les troupeaux d'esclaves» apparaît de plus en plus comme une explication sommaire. Pas plus les cathédrales gothiques que les basiliques romaines n'ont été l'œuvre d'esclaves travaillant à coup de fouet. La foi avait une grande résonance dans le cœur et l'esprit des hommes. Nous avons quelques indications sur la population de certaines régions; à en croire Maḥmud Katī, le Mali comptait 400 villes ou grandes agglomérations; les villages de cultures s'égrenaient de façon continue

le long des cours d'eau. La production agricole était très importante; le professeur Sékéné Mody Cissoko, déjà cité, a mis en lumière l'importance de la production de riz, par exemple dans le Songhoï, aux XV^e et XVI^e siècles: un seul *fanfa* ou régisseur, dirigeant les travaux d'une communauté de tributaires, pouvait fournir plus de 1 000 *sunu* (ou sacs) au roi. Les *sunu* étaient de grands sacs en cuir d'une capacité d'environ 70 kg. Les réserves de vivres du roi étaient immenses; on peut s'en faire une idée quand on sait que le roi de Gao avait une armée permanente (100 000 hommes), des garnisons près des grandes villes commerciales, une cour très nombreuse et que tout ce monde était nourri et entretenu par le roi presque uniquement à partir de ses revenus agricoles. Une estimation de la population est difficile; cependant, le grand nombre des villes commerçantes bien peuplées, les grands travaux du genre des monuments de Zimbabwe laissent supposer une population dense. Pour l'ensemble du continent à cette époque d'expansion commerciale, les villes pouvaient totaliser 10% de la population globale du continent. L'Afrique était donc loin d'être sous-peuplée; cependant, du nord au sud, d'est en ouest, cette population était très inégalement répartie (existence des déserts et des forêts denses). L'Afrique de cette époque a dû connaître des épidémies, des périodes de sécheresse ou de grandes inondations, mais les documents dont nous disposons parlent peu de famine. Les voyageurs arabes ont constamment mis l'accent sur l'abondance des vivres; Ibn Baṭṭūṭa, le globe-trotter du XIV^e siècle, apprécia sur les côtes orientales et au Soudan l'abondance des vivres. Pour l'ensemble du continent, on peut estimer à 200 000 000 la population⁵. C'était là un minimum.

3. L'Afrique avant 1600 a pratiqué le commerce des esclaves; mais ce trafic resta limité en nombre. Il n'y a aucune commune mesure avec la traite négrière que les Européens vont imposer au monde noir, à partir de 1500. Ces derniers entretenaient au début, avec les souverains soudanais, guinéens, congolais, etc., de bonnes relations commerciales, mais vers 1550 les Portugais furent évincés par les Hollandais, les Anglais et les Français; chacun d'eux construisit des factoreries, des forts sur les côtes africaines afin de mieux tirer parti de la traite.

Pour mieux connaître l'histoire de la période du XII^e au XVI^e siècle, la recherche doit de plus en plus s'appuyer sur l'archéologie, sur la linguistique, l'anthropologie et aussi sur les traditions orales qui informent de l'intérieur. Ces dernières permettent, d'une part, un recoupement avec les écrits, et d'autre part, elles peuvent guider — comme cela a été le cas à Kumbi et à Niani — les archéologues sur le terrain. La recherche des manuscrits doit être poursuivie; il apparaît qu'il existe beaucoup plus d'écrits sur cette période qu'on ne l'avait pensé. On n'insistera jamais assez sur la nécessité de procéder à une collecte systématique des traditions ora-

5. Les pays qui ont le plus fourni d'esclaves se trouvent encore parmi les plus peuplés; les côtes du golfe de Guinée (de l'actuelle République de Côte-d'Ivoire à celle du Nigéria), l'embouchure du Congo/Zaire, l'actuelle République populaire d'Angola, etc.

les pour l'Afrique noire. Le cas de la Somalie est un exemple à méditer; des collectes systématiques ont été organisées: chansons enfantines, chants populaires, formules magiques, etc., rien n'a été négligé. Il nous plaît ici de citer un travail inédit du regretté Musa Galaal, membre du Comité scientifique international pour la rédaction d'une histoire générale de l'Afrique, intitulé: « Stars, seasons and weather. » L'étude des étoiles et des constellations *xiddigo* (en somali) se présente sous la forme de courts poèmes, de même que l'étude proprement dite du ciel, des constellations et étoiles visibles à certains moments de l'année, servant de repère pour établir un calendrier. Cette étude des étoiles à apparition périodique, c'est le *xiddigis* dans la langue somali. Il est remarquable que l'étude de l'astronomie soit intimement liée à la vie du peuple. J'ai lu avec un rare plaisir le manuscrit que Musa Galaal avait bien voulu me prêter. Cette lecture m'a renforcé dans l'idée que les traditions orales nous réservent encore beaucoup de surprises agréables.

L'auteur a rassemblé, dans cet ouvrage, les éléments de l'astronomie somali. Cette étude révèle que les paysans et les pasteurs avaient une connaissance cosmographique très poussée. Toutes les constellations, les planètes y sont décrites en de brefs chants; le calendrier cultural et les migrations des nomades étaient fondés sur des connaissances sûres, fruit d'expériences plusieurs fois séculaires. L'étude de Musa Galaal, lorsqu'elle sera publiée, suscitera, nous en sommes persuadés, beaucoup d'intérêt chez les Africains pour se pencher sur la science dite « traditionnelle ». Notre longue pratique de la tradition orale nous autorise à dire qu'il reste beaucoup à faire dans ce domaine dont on ne voit, le plus souvent, que l'aspect historique ou littéraire; les Dogon du Mali et bien d'autres populations ont approfondi les recherches sur le ciel et les constellations; d'autres populations ont accordé une attention particulière à l'étude des sols ou des plantes. La tradition orale offre la matière de plusieurs catégories de recherches. Elle ne doit pas être l'affaire des seuls historiens ou hommes de lettres; les scientifiques y sont intéressés à plus d'un titre; les juristes, voire les politologues, ont intérêt à étudier les institutions anciennes de l'Afrique noire.

Mais reconnaissons qu'il est difficile de pénétrer le monde de la tradition orale; les « connaisseurs » vivent dans un monde peu ouvert, sinon fermé. Il appartient aux États africains de créer les conditions les meilleures pour faire participer pleinement les tenants de notre patrimoine à l'épanouissement de notre société en mutation.

Des villages reculés dans des régions non encore désenclavées recèlent bon nombre de « connaisseurs », de « savants villageois ». Rien n'est encore perdu; tout reste à faire. En dernier ressort, c'est moins l'affaire de chercheurs isolés que celle des gouvernements africains, qui doivent définir une politique dans le domaine de la recherche et mettre les moyens à la disposition d'experts africains, d'une part, et d'autre part, préparer les populations à participer à un travail de masse, travail où chacun se sente concerné. La connaissance du terroir, de la culture locale, est indispensable pour celui qui veut agir pour les populations des campagnes.

Avant d'en finir avec les traditions, disons que la tradition artistique africaine plonge ses racines précisément dans cette période qui a vu naître et se développer les peuples et États dont est issue l'Afrique moderne. L'art musulman du Maghreb et de l'Égypte a donné à cette période quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, telles les mosquées de Fez, de Tunis, de Tlemcen, d'Égypte des XIV^e et XV^e siècles. Si les objets d'art concernant l'Afrique au sud du Sahara à cette époque sont rares, cela est dû en partie au fait que, s'agissant de la sculpture, par exemple, les artistes ont travaillé surtout le bois; en partie, cette rareté tient aussi à notre ignorance. Il existe au Portugal, en France, en Italie, en Grande-Bretagne, dans les musées de Paris, Londres, Bruxelles, Berlin, Lisbonne, au Vatican des chefs-d'œuvre dont les Africains n'ont même pas connaissance.

En revanche, la civilisation d'Ife-Bénin nous a légué les célèbres bronzes et les têtes en laiton connus de tout le monde. L'art d'Ife-Bénin est d'un naturalisme si pur que des «africanistes» ont commencé par en dénier la paternité aux Africains. Mais, aujourd'hui, on sait que le cas d'Ife n'est pas isolé; les bronzes d'Igbo-Ukwu, du Nupe prouvent que la technique de coulage du bronze était largement répandue: à preuve les récentes découvertes de figurines de bronze en Guinée-Bissau. Le problème de la diffusion de cette technique est ainsi posé dans un cadre bien plus vaste.

Que nous révéleront sur le plan artistique les fouilles de Zimbabwe, de l'Afrique méridionale? Dans tous les cas, les espoirs les plus grands sont permis.